

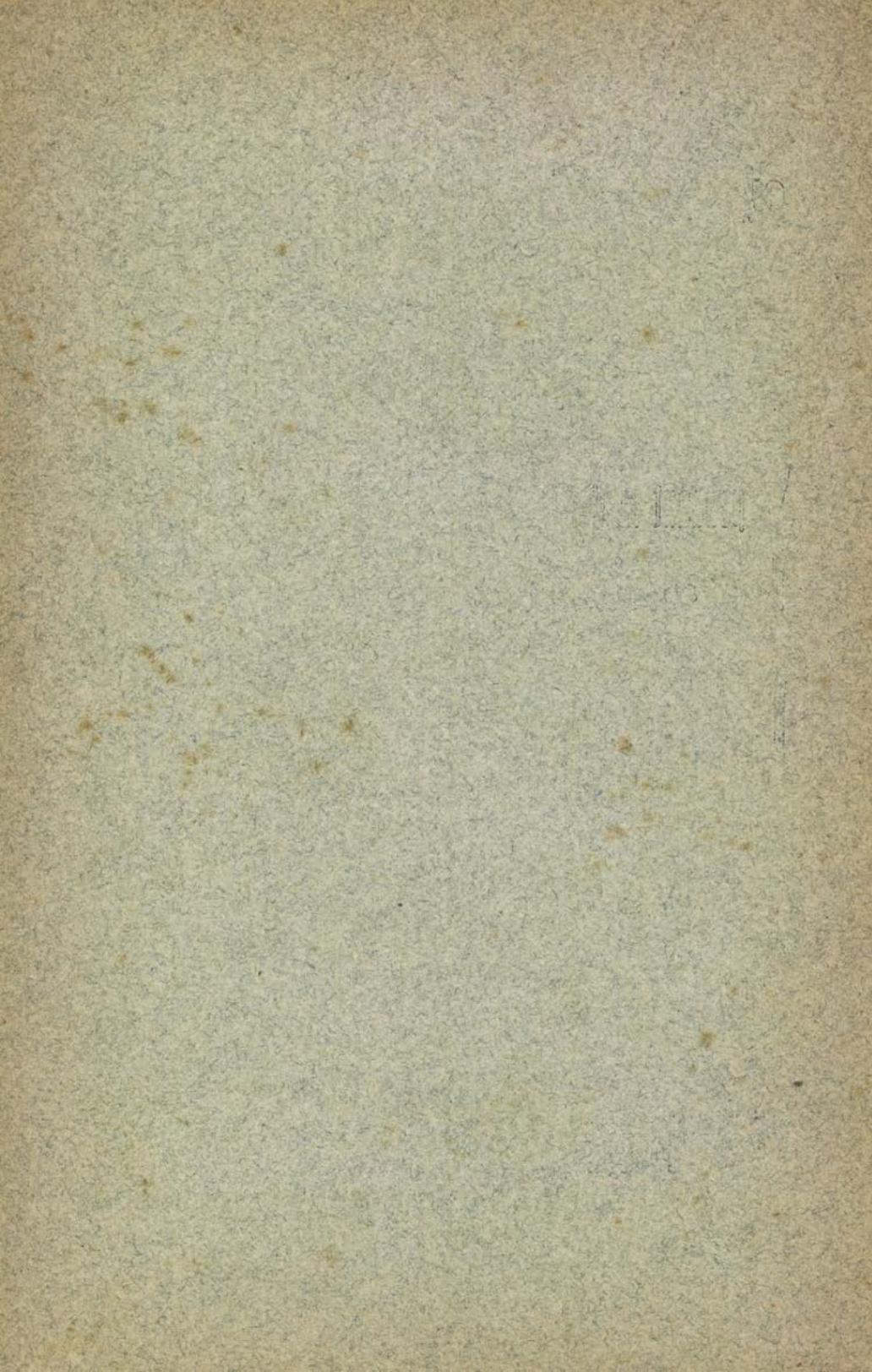
17 Février 1908

LES VALLÉES
pendant la domination française (1536-1559)

L'institution du culte public



Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE
pour les enfants des Vallées.



17 FÉVRIER 1908

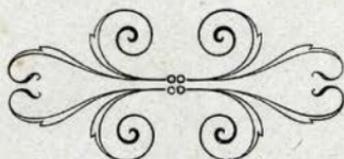


LES VALLÉES

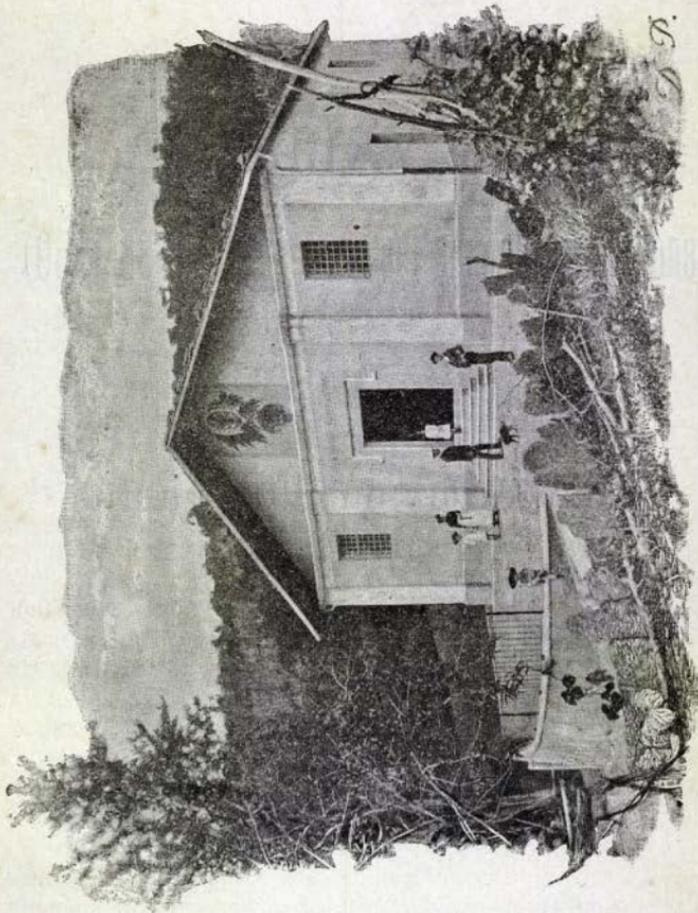
pendant la domination française (1536-1559)



L'institution du culte public



Publié par la *Société d'Histoire Vaudoise*
pour les enfants des Vallées.



Le Temple du Ciabas.

EXPOSITION 1903



Chers enfants des Vallées,

Il vous a été raconté, l'an dernier, par quels moyens et à travers quels dangers la Réforme s'implanta dans nos Vallées, renouvelant le zèle et multipliant les forces de l'ancienne Eglise Vaudoise.

Les 24 années qui suivirent le deuxième synode de Chanforan furent une époque de développement rapide, interrompu par mainte alerte due à la violence des ennemis qui s'efforçaient de « retenir la vérité dans l'injustice. »

Ce fut aussi une époque de guerres, qui, tout en troublant le pays et causant des ruines et des deuils, ne permettaient pas aux puissants de s'occuper d'une manière suivie et trop minutieuse des croyances religieuses de leurs sujets.

Amis et ennemis des Vaudois.

Dans les premiers mois de l'année 1536, les armées de François I avaient, sous différents prétextes, enlevé au duc de Savoie, Charles III, l'oncle de leur roi, la plus grande partie de ses Etats, y compris Pignerol et les Vallées. Il est vrai que les soldats du roi d'Espagne, l'empereur Charles Quint, leur enlevèrent presque tout le Piémont avant la fin de la même année ; mais les Français y rentrèrent victorieusement en octobre 1537. Un des officiers qui contribuèrent le plus à ce résultat, en forçant le Pas de Suse, fut un prince allemand, le comte GUILLAUME DE FURSTEMBERG.

Comte de l'Empire et vaillant capitaine, Guillaume était né en 1492, et depuis 1515 il avait servi dans plusieurs campagnes. Dès la fin de 1535, il était rentré au service de la France, comme général en chef des mercenaires que François I avait obtenus de ses alliés allemands. Grâce à sa bravoure personnelle et à l'autorité qu'il avait acquise sur ces milices turbulentes, il avait mérité d'être tenu en une estime particulière par ce roi, qui aimait à s'entretenir avec lui et le retenait souvent à la cour, quand les affaires de la guerre le permettaient. Le comte Guillaume, protestant décidé, n'usait d'ailleurs de la faveur de son maître que pour plaider dans cette cour, à la fois fanatique et corrompue, la cause des évangeliques français. Au lendemain de la victoire de Suse, il obtint que le roi lui assignât le gouvernement des Vallées pour qu'il pût protéger les Vau-

dois contre leurs nombreux et puissants ennemis. Mais il ne s'y arrêta pas longtemps, devant rejoindre le monarque et l'accompagner dans ses voyages. En effet, au printemps suivant, c'est lui qui, avec 6000 de ses braves Allemands, escorta Sa Majesté Très Chrétienne dans sa marche à travers la France jusqu'à Nice, où le pape Paul III avait ménagé, pour le 2 juin, une entrevue entre les deux rivaux irréconciliables, François I et Charles V. Là se trouvait, outre le pape, le connétable de France, l'orgueilleux Anne de Montmorency, qui forçait prélats, capitaines et magistrats à se courber devant lui comme devant le roi. Furstemberg, invité par lui à baiser les pieds du pape, refusa nettement, ce que le connétable ne lui pardonna jamais. C'est encore le comte Guillaume qui accompagna, le mois suivant, le roi de France à sa nouvelle entrevue avec l'empereur, à Aigues-Mortes.

Il avait laissé, pour le remplacer à son gouvernement des Vallées, un des frères du réformateur Guillaume Farel, qui était devenu, en 1535, son secrétaire ou homme d'affaires. Gautier ou GAUCHIER FAREL était sans doute ce même M. Farel, que nous avons vu arriver au synode de Chanforan, en 1535, et « *qui avait la barbe rouge, et un beau cheval blanc.* »

C'est peut-être à cette époque qu'il faut placer l'épisode suivant, que le prieur de S. Jean, Rorengo, écrit lui avoir été raconté par des vieillards :

Un jour, comme le curé d'Angrogne se préparait à célébrer la messe, un soldat étranger, vêtu de rouge, et que Rorengo suppose avoir été Farel lui-même, se présenta tout armé et éperonné, prêt à entrer en discussion avec le prêtre. L'ayant facilement convaincu d'ignorance et mis en ridicule devant ses ouailles, le soldat monta en chaire et harangua le peuple, qui se mit d'autant plus volontiers de son côté que, depuis longtemps, la majorité des Angrognins était attachée à l'église vaudoise. Le curé ne parut plus et le culte romain cessa d'être fréquenté dans cette commune, qui est au cœur des Vallées.

Mais les catholiques ne dormaient pas. En décembre 1537, François I avait donné le gouvernement du Piémont au cousin de Montmorency, René de Montejean. Celui-ci, profitant de l'éloignement de Furstemberg, envahit les Vallées, en août ou septembre 1538, à la tête d'un corps de troupes et y commit de nombreux actes de violence livrant le pays au pillage, auquel s'associèrent les seigneurs des deux vallées. Les Rorengo, en particulier, arrêtèrent les pasteurs qui allaient prêchant dans le Val Luserne et les enfermèrent dans les cachots de leur château de la Tour. Pour expliquer cette féroce répression, on faisait courir le bruit que Farel aurait grossièrement profané la coupe sacrée, imputation que Furstemberg repoussa avec indignation.

Les Vaudois députèrent en hâte Farel auprès du comte, qui se trouvait alors en Allemagne ; le 19 septembre, il était de passage à Berne, où le Conseil de cette puissante république le munissait de vives recommandations auprès des autorités de Bâle et auprès de Furstemberg, car, écrivait-il, « on nous a dépeint la tyrannie qui pèse sur les bonnes gens des deux vallées de Luserne et de S. Martin. » Saunier, qui était considéré comme le réformateur des Vallées, partit pour Strasbourg, d'accord avec Guillaume Farel et Calvin, pour provoquer la puissante intervention des états protestants.

Furstemberg ne put pas s'occuper tout de suite de ses protégés. En novembre 1538 il était à Strasbourg, où il se trouvait encore en février 1539, enrôlant de nouveaux soldats pour aller au secours du roi de France. En mars, il partait, dans ce même but, pour Francfort.

Quand il put enfin retourner en Piémont et aux Vallées, il mit un terme aux excès des soldats, libéra les prisonniers et condamna les seigneurs de la Tour à la confiscation de leurs biens. Puis il repartit, laissant successivement le commandement à Farel, puis à Arnolf, et enfin à Naas. On ne sait rien de ces deux derniers personnages, sinon qu'ils étaient l'un et l'autre protestants. Ils occupèrent eux-mêmes le château, qui couronnait fièrement la colline dite aujourd'hui du Fort, chassèrent les Rorengo de toute la vallée, et favorisèrent de tout leur pouvoir la cause de l'Évangile.

Lorsque, en mai ou juin, Furstemberg se retrouva auprès du connétable de Montmorency, il se plaignit amèrement des traitements indignes qui avaient été infligés à ses protégés, menaçant de faire sentir à Montejean le poids de son ressentiment. Ne pouvant le calmer, Montmorency éleva, lui aussi, la voix ; il s'en suivit une violente altercation au cours de laquelle ils se brouillèrent sans retour. Le comte écrivit alors à Montejean que, si c'était vraiment lui qui avait envahi et pillé *ses vallées*, il avait commis une action méchante et scélérate. La réponse, plus violente encore, portait que les Vaudois n'avaient rien souffert qu'ils n'eussent mérité par leur rébellion contre Dieu et le roi. Furstemberg répliqua en défiant Montejean en duel. Mais celui-ci mourut inopinément avant d'avoir reçu le cartel de défi.

Le connétable mit tout en œuvre pour pousser à bout le bouillant général allemand, auquel il avait préparé un successeur de son choix, jusqu'à ce que le comte écrivit à François I lui exposant la chose et disant qu'il renonçait à sa charge, puisqu'il ne lui était pas même permis de prouver la vérité de ce qu'il avançait. Il se retira en Allemagne et continua jusqu'à sa mort, survenue en 1549, à intervenir, en toute occasion, en faveur de ses coreligionnaires opprimés, en particulier des Vaudois de Provence.

Pendant l'exil des comtes, les Vaudois avaient fait beaucoup de progrès, surtout à la Tour, Angrogne, Villar et Bobi. Mais de mauvais jours se préparaient de nouveau pour eux. Le Parlement de Turin, Cour Suprême de Justice établie par François I en 1538, avait inauguré ses premières assises le 10 octobre 1539; il tenait à se signaler en réprimant l'hérésie. D'ailleurs, sous l'égide de la paix qui régna de 1538 à 1542, on remarquait, dans tous les pays sujets à François I, un réveil du fanatisme romain, qui se manifestait par de fréquents attentats à la vie et aux biens des réformés.

Ainsi, en juillet 1540, en Provence, le meunier Pellenc était dépouillé de ses biens et brûlé vif comme Vaudois; cette exécution rouvrait, pour ces riantes contrées, une période de violences que devait couronner l'épouvantable massacre de 1545.

Comme aux temps de Bersour, les Vaudois du Piémont en subirent le contrecoup; en octobre, ils furent l'objet d'une persécution sur laquelle nous n'avons aucun détail.

Le 18 novembre, François I signa l'édit inique par lequel il rendait toute la population de Mérindol, y compris les femmes et les enfants, responsable d'un acte commis par quelques jeunes gens pour venger Pellenc. Le même jour, il émanait un édit de proscription contre leurs frères des Vallées.

Mais Dieu pourvut à la conservation de ses enfants, en se servant du nouveau gouverneur du Piémont, l'illustre GUILLAUME DU BELLAY, qui intervint auprès de son souverain en rendant un si beau témoignage en faveur des Vaudois que l'édit royal demeura sans effet. Du Bellay conserva sa charge jusqu'à sa mort, survenue le 9 janvier 1543.

En avril 1538, Farel et Calvin étaient chassés de Genève; mais CALVIN y rentra, le 13 septembre 1541, pour ne plus la quitter. Il allait devenir, pour les églises du Piémont battues par la tempête, un puissant auxiliaire, soit en les encourageant par sa parole mâle et énergique, soit en formant des disciples intrépides qu'il ne cessa de leur envoyer.

Les Barbes, issus de l'antique et rustique Collège du Pradour, sentaient de ne pouvoir plus suffire à la tâche, en face des nouveaux besoins et des appels toujours plus nombreux et pressants, qui leur parvenaient de tout le Piémont. On décida de supprimer cette vénérable école, ce qui permit à ceux qui y enseignaient de se joindre à leurs collègues pour prêcher l'Evangile et visiter les fidèles.

En 1542, après trois ans d'exil, les Rorengo, appuyés de leurs consorts dans la seigneurie de Luserne, les Billour et les Manfredi, obtinrent du roi, à force d'instances, d'être relevés de la sentence d'expulsion et réintégrés dans leurs biens. Mais le gouverneur les prévint, en incendiant leurs maisons, qui entou-

raient le château ; le feu dévora tout « *insino i bottalli nelle cantine,* » écrit le malheureux propriétaire, dans ses mémoires.

En 1545, éclata soudain, quoique préparé de longue main par le clergé, l'effroyable et exécrationnable massacre de Provence, que nous n'avons pas à raconter ici. Rappelons seulement que la plupart de ceux qui purent y échapper se retirèrent aux Vallées où ils furent accueillis comme des frères et où ils demeurèrent jusqu'à ce que les circonstances leur permirent de rentrer dans leurs foyers désolés. Quelques-uns même se fixèrent dans notre pays.

Peut-être les Vallées auraient-elles, cette fois encore, subi le contre-coup de ce qui se passait en Provence, si elles n'étaient parvenues, précisément alors, sous l'autorité du maréchal JEAN CARACCILO, PRINCE DE MELFI, qui fut, de 1545 à 1550, c'est à dire jusqu'à sa mort, lieutenant-général du roi en Piémont. Ce personnage était très favorable aux Réformés ; son propre fils, quoiqu'il fût évêque de Troyes, embrassa ouvertement la Réforme, un peu plus tard. C'est lui qui signa, le 6 janvier 1549, un édit par lequel il chargeait le capitaine Angelo di Pedemonte de démolir les châteaux, murs, portes et ponts de Bobi, la Tour, Luserne et Briqueras, comme n'étant plus en état de servir de forteresses, écrit-il, mais probablement aussi dans le but d'empêcher que les seigneurs, attachés à la maison de Savoie, ne s'en servissent contre les Français.

Le château de Bobi était situé sur l'éperon de roche où le coteau abrupt qui descend de Barriound se relève une dernière fois avant de tomber à pic dans le Pélis. On l'appelle le *Ciëstel*, mais la démolition a été exécutée si scrupuleusement qu'on n'y aperçoit que quelques petits murs, que la vigne recouvre de ses pampres.

Celui de Luserne fut rebâti, au siècle suivant, par le duc Charles Emmanuel II sous le nom de *Touras de S. Michel* ; là aussi, on ne voit aujourd'hui qu'un beau vignoble s'étendant sur un plateau, soutenu par de solides murailles, sur la croupe du mont Ombroso, qui domine Luserne.

A la Tour, l'on détruisit le bourg du château, ceint de hautes murailles au midi, et l'on rasa jusqu'aux fondements la haute et forte tour qui a donné son nom à la commune. Les Rorengo demeurèrent si appauvris et affaiblis par toutes ces pertes que, même après la restauration de la maison de Savoie, il ne purent plus rebâtir ni la tour ni leur antique demeure, dont l'emplacement fut plus tard occupé par un fort appartenant au duc. Quant aux comtes, ils s'établirent au bas de la colline, où ils édifièrent le palais qui existe encore aujourd'hui et celui dont il reste quelques traces sous le nom de Couvent. Les habitants de l'ancien bourg se groupèrent autour de la nouvelle rési-

dence de leurs seigneurs, formant ainsi le bourg actuel de la Tour.

C'est probablement à la même époque que furent détruites d'autres demeures seigneuriales, en particulier l'ancien château du Perrier, dont un fortin marque aujourd'hui le site.

Henri II, qui avait succédé en 1547 à son père François I, avait créé, à côté du Parlement, une Chambre ardente contre les hérétiques. Elle ne put pas faire grand'chose tant que vécut le gouverneur Caracciolo. Mais l'année même de sa mort (1550) l'Inquisiteur général Thomas Giacomelli, assisté du Parlement, fit ajourner à son couvent, à Turin, les habitants d'Angrogne, en la personne de leurs autorités communales. Deux syndics (ou conseillers), Colet Buffa et Pierre Chanforan, se présentèrent. L'Inquisiteur, contre le droit des gens, les retint prisonniers en même temps qu'il exigeait qu'on envoyât d'autres députés munis de pleins pouvoirs. Instruits par l'expérience, les Angrognins ne les envoyèrent que moyennant un sauf-conduit, et sans autre mandat que de demander la délivrance des prisonniers. Le Parlement insistant pour avoir une procuration générale pour le fait de la religion, on députa en troisième lieu Henri Barthélemy et Pierre Odin, avec charge de promettre qu'ils voulaient tous vivre chrétiennement, selon la Parole de Dieu. Cette formule ne satisfit pas l'Inquisiteur qui n'avait que faire de la Parole de Dieu, voulant s'en tenir à celle du Pape. On discuta longuement là dessus jusqu'à ce que le Parlement fut forcé de porter ses préoccupations sur les affaires de la guerre, qui s'était rallumée entre le roi de France et l'Empereur à l'occasion du duché de Parme. « Cependant, dit l'historien Gilles, les pasteurs et autres directeurs des églises des Vallées, pour n'irriter, sans grande nécessité, ceux qu'ils savaient n'attendre que l'occasion et la commodité de leur faire du mal, avaient délibéré de faire leurs exercices de religion avec le moins d'apparence et de bruit qu'ils pourraient. »



Les premiers temples.

Malgré cette résolution, les réformés de la plaine continuaient à affluer aux Vallées, surtout au Val Luserne, et se pressaient dans les « amples maisons des Barbes » où se tenait le culte plus ou moins secret. Mais les Barbes, nous l'avons vu, ne suffisaient plus à tous les besoins, tant à cause de leur petit nombre, que de leur préparation insuffisante. Ils étaient, d'ailleurs, fréquemment appelés à se rendre par tout le Piémont pour baptiser les enfants, consoler les malades et les affligés, instruire les prosélytes, tenir des cultes et administrer la S. Cène. Plusieurs seigneurs les invitaient dans leurs châteaux, soit qu'ils partageassent leur foi, soit qu'ils désirassent la connaître mieux.

La nécessité d'aller, à travers mille dangers, étudier au Gymnase que Saunier avait organisé à Lausanne en 1540, fit diminuer le nombre des étudiants. C'est alors que l'on eut recours à Calvin, qui avait fait de Genève la Rome du protestantisme. C'est là qu'avaient trouvé un refuge de nombreux réformés français, italiens, espagnols, cherchant un pays où ils pussent vivre selon leur conscience, mais qui, animés d'un saint enthousiasme, étaient prêts à rentrer dans la fournaise, à laquelle ils venaient d'échapper, pour obéir à l'appel du Maître. Plusieurs furent envoyés aux Vallées : quelques-uns, saisis au passage des Alpes ou en plein exercice de leur périlleux ministère, scellèrent de leur sang leur témoignage, en affrontant courageusement le supplice du feu ; ainsi Vernou, Laborie, Hector, Varglia, Sartoris, Lauversat, Grandbois, etc., martyrs qui seront peut-être le sujet d'un prochain récit commémoratif. D'autres furent épargnés et purent fournir, aux Vallées et ailleurs, un ministère béni, comme Noël, Vignaux, Imbert, Lentolo, Miolo, Grosso et maint autre.

Jean Lauversat écrivait d'Angrogne, le 22 avril 1555 : « Nous faisons en ce lieu tous les jours un sermon, et ce en la maison d'un de leurs ministres, excepté le dimanche, auquel jour se trouvent tant de gens venant d'un côté et d'autre, voire de bien loin, qu'on est contraint de faire le sermon en une grande cour environnée de galeries. » On retrouve sans doute dans le presbytère d'Angrogne la maison du ministre, et dans celle qui est attenante à la maison du régent la cour environnée de galeries.

On continua ainsi pendant quelque temps jusqu'à ce qu'un jour, au commencement d'août, la maison où prêchait le ministre, la cour et les galeries, se trouvèrent tellement bondées d'auditeurs qui avaient faim et soif de la Parole de Dieu, qu'un grand nombre d'autres durent demeurer dehors. Pouvait-on renvoyer à vide tant de personnes, plusieurs desquelles étaient venues de bien loin ? Outre trois pasteurs, il y avait alors à Angrogne un Provençal, Jean de Broc, qui était à la fois maître d'école et répétiteur du ministre Etienne Noël. Ce fut lui qui, osant braver les défenses de l'Inquisiteur, se porta, à quelques pas de là, au milieu de tout ce monde qui se tenait sur un pré verdoyant, à l'ombre des châtaigniers, tout auprès de l'église romaine abandonnée et délabrée, et « commença à leur faire une belle exhortation à haute voix. »

L'exemple était donné, le culte *public* était institué. Les pas-

teurs, voyant que les foules grossissaient chaque fois plus, continuèrent à tenir le service divin en plein air. Le retentissement en fut grand dans toute la vallée : les Vaudois s'en réjouissaient en tremblant, les adversaires s'en indignaient. Un certain Jean Martin Trombaut, de Briquéras, se prit à déblatérer contre ces nouveautés, se vantant qu'il couperait le nez au ministre d'Angrogne ; mais voilà que, peu de temps après, il fut lui-même attaqué par un loup enragé qui lui mangea le nez. Le malheureux mourut de la rage à la suite de cette horrible blessure.

Bientôt, s'enhardissant de plus en plus, Angrogne décida d'élever un temple sur ce même pré où se faisaient les prédications. Cette construction, interrompue par l'hiver, exigea quelques mois de temps, tellement qu'au commencement de mars 1556 le culte se tenait encore dans la cour aux galeries. Ce fut probablement le jour de Pâques, 5 avril, qu'on inaugura solennellement le temple. La prédication avait lieu tous les dimanches, mardis, mercredis et jeudis.

Avant la Réformation, les Vaudois avaient tenu leurs assemblées, selon les circonstances, dans les solitudes des montagnes, dans des grottes, comme la *Ghieisa d'la tana*, dans les maisons des Barbes, appelées d'abord hospices, et qui, dans ce but, étaient assez spacieuses. Mais, sauf aux Biolets dans la vallée du Pô et à la Guardia en Calabre, ils n'avaient pas eu de local expressément affecté au culte, qu'ils avaient toujours dû célébrer plus ou moins en cachette.

Mais, quand le branle eut été donné, on vit surgir partout de ces bâtisses, assez amples mais d'une extrême simplicité, voire même nudité, que les papistes appelèrent par mépris des *Ciabas* (on dirait aujourd'hui des *claboutas*) : quatre murs, un toit, quelquefois soutenu par deux rangées de piliers, un parquet en terre battue ; vers le milieu de la paroi, ou de la colonnade de droite, une chaire rustique dont la principale qualité sembla devoir être de dominer de haut l'assemblée ; au pied, la table de la communion et à sa droite le lutrin du régent avec sa Bible ; autour, grossièrement équarris, les bancs du consistoire, et derrière, en rangs serrés, ceux du public, disposés par quartiers.

On s'aperçut bientôt que le nouveau temple d'Angrogne ne pourrait contenir, avec les habitants de cette vaste commune, ceux qui y montaient de S. Jean et Luserne, de Rocheplate et Prarustin, de la Vallée de Pérouse, de la plaine. Il y avait là, d'ailleurs, quatre, même cinq personnes capables de prêcher et d'enseigner. Aussi, avant la fin de 1555, commença-t-on à en édifier un second dans ce même vallon, à trois quarts d'heure de marche en amont, sur le revers septentrional du coteau verdoyant où s'élevait fièrement le hameau du Serre. Cette église s'élevait sur le petit tertre, que l'on appelle encore *la Ghieisa*, là où le chemin de la Ruà d'aval s'élargit avant d'entrer dans celui du Serre pour passer le ravin des Martinails.

Avant la fin de cette même année 1555, toutes les autres communautés de la vallée en firent autant, se hâtant pour être prêtes à ouvrir, elles aussi, leurs églises, le jour de Pâques, afin d'y célébrer leur culte à l'honneur du Ressuscité.

Les Angrognins transplantés dans la riante région du territoire de Luserne, qu'on appelait *il Foresto di S. Giovanni*, joints aux habitants originaires de cette commune, désiraient aussi

avoir leur temple. Mais les seigneurs de la vallée, qui avaient leurs résidences et leurs propriétés disséminées dans ces quartiers, et le conseil communal, en partie composé d'ardents papistes, ne l'auraient pas permis. Les réformés durent donc se résigner à bâtir l'édifice qui porte encore le nom de *Ciabas* (prononcé *Tehiabas*) sur le territoire d'Angrogne, mais tout près des confins de S. Jean, sur le grand chemin qui relie ces deux communes. S'il n'est pas sûr qu'ils l'aient élevé dès l'année 1555, il est du moins certain que le culte s'y célébra régulièrement quelque temps avant 1560. S. Jean eut un pasteur en propre, dès le mois de mai 1557, en la personne de Gioffredo Varaglia, qui devait bientôt remporter la palme du martyr.

A la Tour aussi, tandis que le chef-lieu demeurait en partie papiste, les habitants de la *costière* étaient presque tous d'anciens Vaudois ou de nouveaux réformés. Ne pouvant implanter leur culte dans le bourg, ils occupèrent peut-être alors la chapelle de S. Marguerite, dont nous les trouvons en possession plus tard, et dont une croix marque le site, à l'extrémité N. E. de la place du Girp. Ils se bâtirent plusieurs petits temples : celui des Copiers, agrandi plus tard ; celui de Bourel, remplacé il y a trois ans par une maison particulière, au-dessous du chemin qui va des Bescheis à la Vignassa ; celui des Bonnets, dont les mesures ont été réduites récemment en une demeure privée ; celui du Taillaré, où on le voit encore incorporé dans une maison ; un autre, beaucoup plus haut vers la Séa, aux Armands, où on le montre encore, simple maison carrée située dans un pré, à l'écart du hameau ; un à la Ruà, et peut-être aussi un dans le quartier des Roussencs.

Dans le reste de la vallée, la population ayant embrassé tout entière la foi réformée (sauf fort peu d'exceptions), on se servit, semble-t-il, des églises romaines, édifices communaux bâtis dans le temps aux frais des populations. Celles du Villar et de Bobi devaient occuper à peu près le même emplacement que les temples actuels ; celle de Rora s'élevait dans la partie orientale du grand pré qui s'étend au pied du chef-lieu, et que l'on appelle encore *Pra la Gesia*.

Mais chaque vallon, chaque quartier voulant avoir son lieu de culte, qui devait souvent aussi servir d'école, on vit bientôt surgir, comme à la Tour, de même à Bobi et au Villar des édifices, appelés plus tard *temples annexés*.

Ainsi, à Bobi : pour la Combe de Giaussarand, celui de l'Armailli, dont l'emplacement, au dessus du chemin, à la sortie du hameau, est encore la propriété du Consistoire ; pour la Combe de la Ferrière, celui des Caïrus, qui sert aujourd'hui aux réunions et à l'école. Malgré les modifications qu'il a subies, cet édifice, qui porte la date de 1572, avec sa porte murée et sa modeste rosace, est peut-être celui qui peut nous donner l'idée la plus nette de ces temples où, au 16^e siècle, la piété de nos pères les amenait quatre fois par semaine pour y rendre leur culte au Dieu des délivrances. Le Valguichard, ou Combe des Charbonniers, eut son temple à Roumana, réduit en école en 1875. La Sarsenà en eut aussi un, remplacé par une maison, mais dont on montre encore le seuil.

Le Villar eut, tout près de Bobi, le temple de Subiasc avec clocher et cloche ; celui du Bëssé, qui existe encore au-dessus de l'école actuelle ; celui de la Combe, plus central et plus

vaste, où se tint le synode de 1557 et dont il ne reste que quelques pans de mur ; celui du Ciarmis, encore surmonté de son clocher rudimentaire, et qui sert aujourd'hui d'école ; celui de Pèrtusel, et peut-être d'autres.

Cette activité extraordinaire avait eu un retentissement jusque bien loin des bords paisibles et riants du Péliis. Les curés de la vallée avaient fait parvenir leurs rapports et leurs plaintes à Turin, et de là à Rome. Le fanatique cardinal Caraffa, le nouveau fondateur de l'Inquisition, venait précisément d'être élu pape, le 27 août 1555. Il mit aussitôt en œuvre, par le moyen de ses nonces, les fils de sa politique ténébreuse. Il avait souscrit un traité d'alliance avec la France, pour chasser d'Italie les Espagnols ; les hérétiques devaient, une fois de plus, payer le prix de l'accord entre le trône et l'autel. Le fait est que, dès le mois de décembre, le Parlement de Turin décidait d'envoyer un de ses membres, le sénateur Curbis, avec un bataillon d'infanterie et quelque cavalerie, pour détruire les temples et saccager Angrogne. « Là dessus, écrit le pasteur Scipione Lentolo, ceux qui se disaient les grands amis du peuple lui conseillaient de ne point poursuivre son entreprise et de temporiser quelque peu, attendant une meilleure opportunité. Mais le peuple, au contraire, après avoir invoqué le Nom de Dieu, d'un commun accord délibéra de persévérer constamment et d'attendre en espérance ce qu'il plairait à Dieu d'envoyer. Tant y a que cette entreprise contre Angrogne fut rompue. »

Les Vaudois du Val S. Martin avaient eu moins d'occasions que la vallée de Luserne d'entendre les prédicateurs réformés ; aussi arrivent-ils quelque peu en retard. Mais quand ils virent ce que leurs frères avaient fait, sans que l'ennemi eût rien pu contre eux, ils se décidèrent aussi à établir le culte public, d'autant plus qu'ils avaient enfin pu avoir un nombre suffisant de pasteurs. La prédication régulière commença dans toute la vallée avec le mois de mars 1556.

Au Perrier, à S. Martin, à Macel, à Rodoret, on occupa les églises romaines, qui servirent au culte réformé jusqu'en 1596 que les Capucins en obtinrent du duc la restitution, quoiqu'il n'y eût que peu ou point de papistes dans la contrée. Elles s'élevaient sans doute sur le même emplacement que les églises actuelles, sauf celle de S. Martin, le plus ancien lieu de culte chrétien de toute la vallée, à laquelle il a donné son nom, et qui montre encore ses ruines imposantes dans l'enceinte du cimetière, au-dessus du hameau de la Mourtarïo. A Pral, l'église romaine était à la Ville ; on édifia le temple aux Guigou, qui ne tardèrent pas à devenir le chef-lieu de la commune. Épargné pendant l'exil, parcequ'on l'affecta à l'usage des bergers qui usurpèrent les pâturages de ce frais vallon, cet édifice est le plus vénérable de tous les temples des Vallées, le seul qui remonte, sans restauration importante, au 16^e siècle. On lit encore la date 1556 sur une pierre sous la voûte qui le relie à la maison voisine. Maneille bâtit son lieu de culte au Serre, où il est encore reconnaissable, malgré les modifications qu'il a subies depuis qu'il est devenu une propriété privée.

La partie inférieure de la vallée se constitua en une seule vaste paroisse, qui prit tour à tour les noms de Riclaret, S. Martin, Villesèche ; c'est ce dernier qui lui est resté. Le temple fut bâti sur le territoire de Riclaret, non loin des confins de

Fayé, au hameau du Serre de Marcou. La mesure en fut vendue par le Consistoire, il y a 35 ans, pour faire place à une habitation particulière. On bâtit ensuite ceux de Combegarin pour Riclaret, et du Plan de Fayé pour cette commune, qui servent l'un pour les réunions, l'autre pour l'école, celui du Pumarat, pour le quartier le plus abrupt de toutes les Vallées, celui de Balbêncio, peut-être après la restitution de l'église de S. Martin, celui de Villesèche, qui devait devenir le plus important de tous.

En apprenant ces nouveaux progrès de l'hérésie, le Parlement dut regretter amèrement que les circonstances l'eussent empêché de sévir en décembre. Mais, ayant la force de son côté, il comptait bien encore arriver à temps. Aussi l'hiver était-il à peine passé qu'il mettait en branle tous les moyens dont il pouvait disposer. Il délégua son troisième président, le dauphinois Barthélemi Emé de S. Julien, son troisième conseiller, Augustin Della Chiesa, de Saluces, et d'autres personnages, avec une nombreuse suite, pour informer sur les agissements des Vaudois en matière de religion.

Dans ce même mois de mars où le Val S. Martin avait inauguré le culte public, et où, dans plusieurs communes, on travaillait activement à bâtir ou à achever les temples, les commissaires partirent pour les Vallées. A cette nouvelle, leurs ennemis s'enhardirent; les frères Truchet, seigneurs de Riclaret, arrêtèrent un colporteur poitevin, Barthélemi Hector, qui, après avoir distribué des livres de piété à Angrogne, venait de traverser la Grand' Combe et la crête de Charvet pour apporter aussi au Val S. Martin cette Parole de vie dont ces montagnards avaient faim et soif. Amené à Pignerol, Hector y rencontra les commissaires, qui, après l'avoir interrogé, le firent poursuivre sur Turin où l'Inquisiteur Giacomelli lui fit son procès. Nous le retrouverons parmi les martyrs.

Les délégués parcoururent d'abord la vallée de Pérouse. Elle dépendait, depuis des siècles, des moines de l'abbaye de Pignerol, qui n'hésitaient pas à enrôler des sicaires pour terroriser les réformés; aussi n'avait-on pas osé y ériger des temples ni avoir des ministres y résidant. Mais les fidèles se rendaient nombreux aux prédications qui se faisaient à Angrogne. A l'arrivée des commissaires, ils s'écartèrent ça et là tout effrayés; ne voyant aucun rassemblement de personnes à qui parler, la délégation passa outre et monta au Val S. Martin: « Ils y publièrent de sévères commandements, avec flatteries d'un côté et terribles menaces de l'autre, pour y ébranler les Réformés, et y demeurèrent jusque vers Pâques, tâchant de ruiner et saccager tout. » Le peuple, quoique fortement impressionné, n'ayant pas cédé, les commissaires redescendirent à Pignerol sans avoir rien obtenu.

Le surlendemain de Pâques, ils se portèrent à Luserne. Le lundi suivant, ils arrivaient de bon matin à Angrogne, accompagnés de plusieurs des seigneurs de la vallée, de nombreux prêtres et de deux moines cordeliers. Nous avons vu que la dédicace des temples avait probablement eu lieu le jour de Pâques. On les visita les deux. Y ayant rassemblé les ministres et leurs ouailles, le président Emé y fit prêcher un de ses moines; pendant que lui-même et toute sa troupe s'agenouillaient pour invoquer la Madone, les ministres et tout le peuple demeurèrent debout. Quand le Franciscain eut achevé son discours,

les Angrognins insistèrent pour qu'on entendit un de leurs pasteurs et le refus qui leur en fut fait manqua provoquer un grand tumulte. Le Président leur ordonna ensuite, au nom du roi, du gouverneur, et du Parlement, de se ranger à l'obéissance du Pape, sous peine de confiscation de corps et de biens, et ne rougit pas de leur rappeler le récent massacre de leurs frères de Provence, dont toute l'Europe avait frémi d'horreur. Les ministres et le peuple répondirent brièvement à chaque point, déclarant en somme que, tous délibérés de vivre selon la parole de Dieu, ils étaient prêts à abandonner leurs croyances si on leur prouvait par la Bible qu'ils étaient dans l'erreur; que, d'ailleurs, ils voulaient obéir au roi et à leurs supérieurs en toutes choses, pourvu que l'obéissance envers Dieu fût sauve.

Là dessus, on disputa jusque vers 6 h. du soir. Enfin le Président proposa qu'on reprît la dispute à Turin, à Pignerol, ou à Luserne. Les Vaudois tombèrent d'accord sur cette dernière localité; mais quand ils s'y furent rendus le lendemain, il ne voulut plus en entendre parler. Il y demeura cependant encore quatorze jours, faisant crier dans chaque commune son ordre du 23 mars, par lequel il renouvelait ses défenses, accordant trois jours de temps pour obéir, après quoi il n'y aurait plus ni pardon ni quartier. Il chercha aussi à utiliser l'influence des comtes de Luserne pour suborner les chefs et jeter la division parmi les Vaudois. Pour en finir, toute la vallée lui répondit, d'un commun accord, par une courte confession de foi, accompagnée d'un mémoire explicatif.

Les commissaires partirent pour présenter ces réponses au Parlement, qui chargea les mêmes Emé et Della Chiesa de les porter au roi, à Paris, pour qu'il les fit examiner par des théologiens. Pendant l'intervalle d'un an, qui s'écoula avant leur retour, le culte régulier fut définitivement institué partout, avec des pasteurs établis à demeure dans chaque paroisse; c'est aussi alors que la messe cessa d'être célébrée, sauf à la Tour et à Luserne; le prieuré de S. Jean, détruit au cours de la guerre, ne fut plus rebâti.

C'est sans doute pour profiter de cette nouvelle accalmie que les Vaudois de la vallée de Pérouse mirent enfin, eux aussi, la main à la construction de leurs lieux de culte.

Le bourg de la Pérouse étant en majorité demeuré papiste, la population du reste du territoire éleva son temple en un lieu écarté et à l'abri des surprises, au Peui du Pomaré, fraction de leur commune. Ceux de Pinache se réunissaient dans le val-lon reculé et presque fermé du Grand Dublon; mais nous ne connaissons aucune tradition qui nous aide à fixer l'emplacement exact de ces deux édifices. Le Villar Pérouse voulut sans doute aussi avoir le sien; en tout cas, on l'y trouve existant avant la fin du siècle, peut-être au Sarret des Maurins. S. Germain osa bâtir son temple tout au bas de la commune, à Volavilla, au pied du chef-lieu, le long du grand canal, sans doute parce qu'il devait aussi servir aux fidèles du Villar, qui appartinrent la plupart du temps à la même paroisse. Mais les quartiers les plus élevés en eurent un autre à la Drumilloù, hameau où confinent les territoires de S. Germain et de Pramol; on y voyait aussi accourir les quelques Vaudois épars dans cette dernière commune, demeurée jusqu'alors en majorité papiste.

Ceux de Rocheplate et Prarustin s'étaient assemblés, en des

temps dangereux, à la Rocca Ghiesa, rocher imposant qui, du haut de la Sèa d'Angrogne, domine le hameau des Gaudins. Ils élevèrent, au sommet de cette même roche, un temple qui subsistait encore en 1686, lorsqu'il servit de rempart à une poignée de braves, dans la sanglante journée du 22 avril. Il est curieux de reconnaître, encore de nos jours, en visitant la Rocca Ghiesa, la chaire, et les sièges des auditeurs, les uns taillés dans la roche, d'autres préparés au moyen de pierres entassées. Le feuillage des arbres qui masque la paroi abrupte les mettait à l'abri des regards ennemis en même temps que des rayons trop ardents du soleil. La vaste paroisse de Prarustin y a encore tenu, le 15 août 1884, une assemblée commémorative assez nombreuse, eu égard à l'excentricité de ce site, tout vibrant de souvenirs émotionnants. Le temple de la Rocca Ghiesa est peut-être celui que l'édit de Cavour appelle, en 1561, *delli Gaudini*; en effet, aucune tradition n'en place au village même de ce nom.

Avant que la Faculté de théologie de la Sorbonne eût prononcé son verdict au sujet de la confession de foi qui avait été soumise à son examen, Henri II fit publier à Turin, le 27 novembre 1556, un édit contre les Vaudois d'Angrogne, la Tour, Villar, Bobi, etc. Mais ceux-ci en ayant écrit en Suisse, les réformateurs Farel, Viret et Bèze y intéressèrent les cantons protestants et, par leur moyen, les princes allemands, alliés du roi de France. Leurs ambassadeurs obtinrent de la part de ce dernier, non la liberté de conscience pour leurs protégés, mais un consentement tacite qu'ils seraient laissés en paix jusqu'au concile général, qui était toujours attendu... et qui l'est encore.

On arriva ainsi, sans autres dangers, au printemps de 1557. En mars, les deux commissaires, de retour de Paris, se rendirent à Pignerol et mandèrent en leur présence toutes les autorités des Vallées pour leur dire que les savants de l'entourage du roi avaient condamné leurs écrits comme hérétiques. Le lendemain ils vinrent à Luserne; puis, faisant réunir, de commune en commune, les chefs de famille avec l'assistance d'un des leurs, ils leur renouvelèrent les prohibitions et les menaces déjà tant de fois prononcées. On y fit la même réponse, déclarant de s'en tenir à la confession écrite, jusqu'à ce qu'on eût prouvé, par la Parole de Dieu, en quoi elle était erronée.

Sans satisfaire autrement à cette requête si naturelle, le Président fit publier partout son mandement du 22 mars 1557, qui répétait les précédents, mais finissait en citant à comparaître à Turin, dans sept jours, les quatre pasteurs et le maître d'école d'Angrogne, avec quarante chefs de famille de cette paroisse et de celles de S. Jean, Rora, Bobi et le Villar. Ils se gardèrent bien de se jeter dans la gueule du loup, et répondirent par écrit à cette citation.

Le 28 juin, parut un nouvel ordre du Parlement, commandant de saisir et de conduire prisonniers à Turin 13 pasteurs et régents qui sont désignés par leurs noms « et tous autres prêcheurs et maîtres d'école demeurans aux Vallées; » et au cas où ils ne fussent pas arrêtés, les syndics et les particuliers de ces communes en étaient eux-mêmes rendus responsables et, partant, condamnés à la confiscation de corps et de biens comme rebelles.

Recueillons pieusement les noms de ces premiers prédicateurs et régents dont la voix retentit dans nos vieux temples, d'autant plus qu'ils furent tous fidèles jusqu'à la mort, et que tel

d'entre eux reçut sur le bûcher la couronne de vie. Ce sont : à Angrogne, *Etienne Noël*, Français ; *Mathieu*, ex-moine augustin ; *Paul Ghiot*, probablement Pragelain ; *Antoine Falc*, de Bubiane ; *Jean de Broc*, Provençal, maître d'école. Quant à *Gioffredo Varraglia*, ex-capucin, arrivé depuis un mois pour desservir S. Jean, sa présence n'avait, paraît-il, pas encore été dénoncée au tribunal de sang. Au Villar, *Gille des Gilles*, du Val Pérouse ; à Bobi, *Humbert Artus*, appelé aussi *Hubert Raymond*, Français ; à Rora, *Jean Chambeli*, ex-prêtre, de Bourges en France, et *Melchior De Dio*, de la Tour, précédemment vice-curé à Luserne ; M. *Jehan* prescheur (probablement *Jean Lauversat*) demeurant au lieu de S. Germain, martyrisé en 1560 ; *Antoine*, fils de Jean *Lorenset* de la Pérouse, prescheur en la vallée de S. Martin. Aux Prals, *Martin Roche*, ministre, assassiné en 1561, et *Monocle*, maître d'école, tous deux Français.

L'intervention des princes protestants d'Allemagne arrêta, cette fois encore, ces poursuites ; aussi n'eurent-elles aucune fâcheuse conséquence pour les Vaudois tant que dura la domination française. Cependant les moines de l'Abbaye et les comtes des Vallées, en particulier les frères Truchet, continuèrent impunément leurs brigandages, et les malheureux qui, par leur moyen, tombaient au pouvoir du Parlement finissaient dans les cachots de l'Inquisition ou sur le bûcher.

En résumant notre récit, nous remarquons que, en dépit des menaces constantes des autorités de Turin et de Paris et de la violente oppression de plusieurs adversaires de l'Évangile, les vingt-trois années, pendant lesquelles notre pays fut au pouvoir des Français, furent l'époque où la Réforme fit les plus grands progrès dans nos montagnes et dans le reste du Piémont. Lorsque, en avril 1559, ce pays retourna à la Maison de Savoie, un contemporain comptait trente pasteurs en activité dans les Vallées, y compris celle de Pragela et les deux églises de la vallée du Pô. « Il y a là, écrivait-il, quarante mille fidèles. » Plusieurs autres milliers étaient épars dans presque chaque ville et village du Piémont, sans qu'il soit possible d'avoir une idée approximative de leur nombre.

A nous, qui jouissons d'une entière liberté, d'en profiter pour faire revivre ces beaux jours et rallumer le flambeau de l'Évangile partout où il a été violemment éteint par la tempête de la persécution.

J. J.





A decorative, dark blue frame with ornate, symmetrical scrollwork at the corners and ends, enclosing the text.

IMPRIMERIE ALPINE
TORRE PELLICE